

L'Art Moderne au Salon d'Automne

Par André GYBAL

Dans mon dernier article, j'ai essayé de démontrer la nécessité d'un art en rapport avec l'évolution scientifique actuelle. Il me reste à parler maintenant des hommes qui, au récent Salon d'Automne, apparaissent comme les représentants les plus qualifiés de cet art moderne.

Voici donc quelques artistes en qui l'on peut avoir confiance. Quelques doctrines aussi : certaines ont été définies par ceux-là même dont on parle. Je les rapporterai avec exactitude ; mais je tiens, avant de le faire, à rappeler, en manière de restriction personnelle, ce que j'ai dit sur « la recherche du dynamisme et le sens architectural ».

Tout d'abord, Jean Marchand. Il expose au Salon d'Automne une toile puissante, — hymne large, sur un beau rythme lent, vaste chant de la fécondité : « *Femme allaitant son enfant* (1) ». Ceci, qui tient encore, par la mise en page et l'ordonnance générale, au tableau de cheval, l'élargit à ce point que déjà l'on sent se développer, sous le pinceau de ce peintre tant maître de lui-même, la vaste fresque décorative.

Plus loin, Othon Friesz garnit tout un panneau de toiles aux dimensions modestes, mais qui, j'imagine, ne souffriraient nullement d'être fort aggrandies. Celui-ci joint à la plasticité d'un Rubens un sens de la construction qui fait de lui l'un des peintres les plus représentatifs de l'école moderne. Friesz use de la courbe avec une virtuosité remarquable. Il sied de remarquer à ce sujet que les volumes ronds peuvent être aussi massifs, démontrer aussi bien les lois de l'attraction, obéir aussi normalement à la verticale que le cube lui-même : une œuvre de Friesz, malgré la diversité des lignes courbes, enveloppées les unes dans les autres, se tient debout comme un pilier.

Citerai-je Lhote et Bissière ? Une étude même sommaire de l'art plastique d'aujourd'hui serait incomplète, qui ne mentionnerait point leurs œuvres. Je sais, oui certes, qu'ils professent, sur l'architecture d'un tableau — architecture qui, d'après eux, se suffirait à elle-même, qui serait, à leur gré, comme une fin en soi — des idées qui ne concordent point avec celles exposées tout à l'heure. Je pense que leur théorie n'est, appartenant à de tels constructeurs, qu'un pis-aller. Ils se satisfont de l'architecture « finie » d'une toile, parce que l'occasion ne s'est point présentée qui leur permit de participer à l'achèvement de quelque grand œuvre collectif. Que cette occasion leur soit of-

ferte, et je suis sûr qu'ils seront parmi les meilleurs animateurs de murailles.

Il est encore une artiste de qui l'on ne connaît pas assez les tendances décoratives : Mela Muter. Tout le monde connaît la vigueur, l'éloquence virile des portraits qu'elle nous a, jusqu'ici, consentis. Tout le monde connaît aussi l'originalité de son expression.

Coloriste étonnante, elle fait, avec des gris, des choses aussi vibrantes que si elle peignait avec des laques pures. Mais les portraits, les natures-mortes que je veux dire, ne sont encore, malgré la grandeur à laquelle ils atteignent et l'émotion parfaite qu'ils nous procurent, que des fragments, auprès des vastes œuvres décoratives que Mela Muter réserve à nos étonnements. Mela Muter est trop pensive, trop « organisatrice » pour ne point satisfaire au besoin que l'on a de vastes œuvres collectives, humaines : — *communistes*.

Et puis, voici Lurçat ; celui-ci, questionné, confirme exactement ce que j'essayais d'exprimer tout à l'heure.



(Othon Friesz)

« Ce qu'il faut ? nous dit-il, c'est retrouver, fût-ce au prix des déformations les plus graves, les lois architecturales qui président à la décoration des murs. Mais rechercher cette forme architecturale beaucoup plus dans l'aspect d'ordre, dans la « mélodie », que dans une cubisation purement extérieure de la forme. »

(1) Voir notre hors-texte.



Jean MARCHAND. — *Femme allaitant son enfant.*